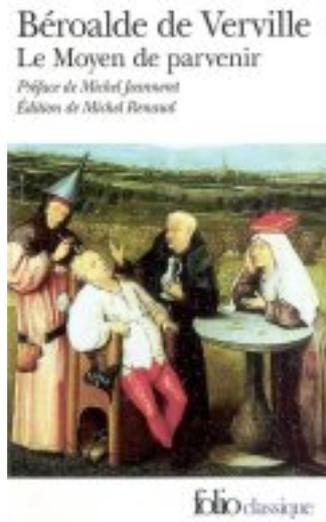


*Le Moyen de parvenir*¹



Que s'est-il passé ? Où étions-nous pendant tout ce temps ? que faisons-nous ? Comment est-il possible qu'un tel écrivain ait pu échapper au filet de la postérité ? C'est à peine croyable mais dès que vous l'ouvrez il vous saute à la gorge et plante ses crocs, il vous transforme en pantin de son rire de conteur. Il s'appelle Béroalde de Verville et c'est un des plus grands écrivains du XVI^e siècle. Il était tapi au fond des bibliothèques depuis cinq siècles, il était au milieu des reliures anciennes, rangé sur l'étagère à la lettre de son nom, et nous l'avions oublié. Mais à présent, grâce à cette nouvelle édition nous savons que Béroalde de Verville est là et nous n'avons plus qu'à rattraper le temps perdu. Lisons-le.

« Comme j'étais attentifs : — Et qui sommes-nous ? — Je sommes ce que je sommes. Je jouons. — Et que j'ons-je ? — Je jouons ce que j'ons. »

¹ *Le Moyen de parvenir*, de Béroalde de Verville. 2006, Éditions Gallimard, Folio, 580 p., 8,50 €

— *Et qu'ons-je ? J'ons ce que j'ons. — Ons-je en jeu ? — Si je n'y ons, j'y fons.* » Verville mélange le *j'ai* et le *avons*, il croise les premières personnes du singulier et du pluriel sans vergogne ; la hardiesse du style est chez lui toute naturelle. François Brouard naît à Paris en 1556. Il prend plus tard le nom de François Béroalde de Verville. Il étudie la médecine à Genève. Il meurt à Tours en 1626. Il publie anonymement *Le Moyen de parvenir* puis sous son nom *Le Cabinet de Minerve* et *Le Palais des curieux*.

Quel est le sujet de ce livre, est-ce un essai, un pamphlet, est-ce une fiction, une confession, un livre de magie ? *Le Moyen de parvenir* est une sorte de recueil de mélanges, une succession de 111 courtes histoires vécues, irrespectueuses, salaces, immorales, moqueuses, et aux titres faussement érudits, “Article”, “Synode”, “Argument”. Dans ses histoires, il fait dialoguer, raconter et dissertar plusieurs célébrités qu’il invite : Platon, Plaute, Plotin, mais aussi Robert Estienne, Erasme, Ovide, etc. Il tourne en ridicule les livres universalistes et humanistes de son siècle avec une cruauté rieuse, une langue extraordinaire, et c’est peu dire que Verville possède du répondant : « — *Et que faisait-il ? — Il vous chiait au nez tout d’une volée.* »

Plusieurs fois dans *Le Moyen de parvenir* Verville fait référence à Rabelais comme à un maître (parfois avec ironie) et c’est vrai qu’on ne peut s’empêcher de comparer Verville à Rabelais, et même de comparer Rabelais à Verville. Verville est le dynamiteur de l’Humanisme, le pendant provocateur du sage Montaigne. Il y a chez Verville une verve ravageuse (une verve vile !), une illumination stylistique sans équivalent, une méchanceté, une scatologie, une paillardise, inconnues ailleurs. Verville, c’est la synthèse de Molière, Boccace, Jarry, et Voltaire ; Verville c’est Rabelais en plus aérien (en plus fouillis, aussi). Verville, c’est le styliste ultime, composé à 95 % d’humour pur.

Difficile d’être plus actuel dans cette dénonciation des boniments des docteurs du XVI^e siècle, de nos jours les publicitaires : « *De tous bons volumes, cettui-ci est le bréviaire, ainsi dit et nommé pour plusieurs raisons. (...) Le bréviaire donne de l’appétit et l’aiguise ; cettui-ci l’entretient et le fortifie. Le bréviaire fait gagner la vie à ceux qui s’en aident ; cettui-ci la fait trouver toute gagnée.* »

Pourquoi un tel titre pour ce livre ? L’ouvrage prétend tout contenir et donner les secrets de toute réussite, sorte d’encyclopédie universelle, d’où la

dénomination définitive et bien sûr ironique : “le moyen de parvenir” à ses fins, de parvenir à obtenir tout ce qu’on désire. Mais qu’est-ce précisément que la vie, si ce n’est non pas obtenir mais essayer d’obtenir. Vivre, c’est donc baiser, pisser, chier (Verville ne se lasse pas d’être scatologique), manger, dormir, et raconter des histoires plus ou moins vraies en jurant qu’elles le sont (avec le même aplomb que ce témoin pressé par le tribunal de prêter serment : « *Monsieur, je ne sais point jurer, parce que je n’ai pas étudié, mais j’ai un frère qui jurera pour moi* »).

Extraordinaire Verville qui redouble de moqueries contre le pédantisme encyclopédique de son siècle et en même temps affirme, avec une originalité certaine pour l’époque : « *Ce livre est le centre de tous les livres.* » ; il dit cela en plaisantant certes, mais il le dit quand même (perception géographique de la bibliothèque). Un peu avant ce passage, dans le fil des histoires, il avait déjà affirmé : « *Ce livre contient tout ce que chacun sait, a su et saura.* » (perception cette fois temporelle de la bibliothèque). Par moments, cet auteur est si évident, si fort, que c’est comme si son existence était une mystification, et *Verville* un faux nom inventé par Borges. Mais il ne reste pas sérieux longtemps et d’ailleurs dans ce livre il ne l’a peut-être jamais été, il est trop lucide sur ses congénères : « *À ce que je vois, le pays des sots n’est pas une île ; c’est le monde même.* »

La conclusion de Verville ? « *Je vous dirai que le principal mot du guet du MOYEN DE PARVENIR est d’avoir de l’argent. Aux moines, pour se souler et besogner leur souël ; (...) aux ambitieux, pour se mystifier comme petits démons sur le plat d’une pelle ; et aux autres, pour avoir du contentement en vérité et non en songe...* » Ce livre a été écrit il y a cinq siècles et pourtant il se lit comme s’il avait été écrit ce matin. Méditons-le.

Novembre 2006

Marc Pautrel

© Marc Pautrel, 2006.